

A close-up portrait of Jean-Michel Blais, a man with a beard and blue eyes, looking upwards. The background is dark and moody.

LeVerbe

jean
michel
blais

la communion
dans ses mains



Les Cafés Joyeux

Un café servi avec le cœur, telle est la devise des Cafés Joyeux, un concept d'entreprise qui a vu le jour à Rennes en 2017 et qui se déploie depuis dans différentes villes de France, dont Paris.

Là où compétence rime avec bienveillance, il est possible de boire un café et de savourer une quiche tout en côtoyant des serveurs et des cuisiniers atteints de trisomie ou du spectre de l'autisme.

À la source du projet, Yann Bucaille-Lanrezac, un entrepreneur français dans l'industrie du polymère et de l'énergie verte. Se sentant forcé de ralentir la cadence à la suite d'un épisode de maladie de sa femme, l'homme d'affaires fait construire un voilier et emmène en mer des personnes marginalisées.

Après une escapade, un autiste vient à lui pour lui demander du travail. Sa requête le touche au cœur. Par les Cafés Joyeux, l'homme d'affaires souhaite que ces personnes se sentent utiles et compétentes dans un milieu professionnel rémunéré et, plus encore, il désire changer «le regard de la société sur le handicap en le rendant visible dans un milieu ordinaire».



La Terre sainte chez soi

«Il y a actuellement 1,5 % de la population de la Terre sainte qui est chrétienne. Il y a 50 ans, ils étaient 30 %», se désole Sébastien Cardinal. Faire connaître la situation de persécution de cette communauté minoritaire et l'aider à demeurer sur place, voilà le mandat qu'il s'est donné en fondant Les Artisans chrétiens de Terre sainte, une entreprise basée à Montréal.

Depuis neuf ans, Sébastien Cardinal fait le tour des paroisses du Québec et de l'Ontario pour proposer l'achat d'œuvres d'artisans palestiniens, le principal revenu de ces familles emmurées qui vivent surtout du tourisme. Crèches, croix, chapelets ou bracelets sont fabriqués en bois d'olivier, un matériau dont la solidité est le symbole du roc de la foi et évoque les prédications de Jésus au mont des Oliviers.

En moyenne, une cinquantaine de familles à Jérusalem et à Bethléem profitent de ce coup de pouce salutaire pour continuer à vivre de leur art et à garder allumé le flambeau de leur présence... tout en donnant aux chrétiens du monde un objet qui rappelle la terre où a marché le Christ.

✚ holylandchristians.ca/fr



Les maths divines

«Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre»: cette parole bien connue de la Bible l'est pourtant moins pour son côté... mathématique.

En hébreu, le premier mot de ce verset compte 6 lettres et le nombre de lettres du verset est de 28. Si les anciens voyaient dans la création en 6 jours ou dans le cycle lunaire de 28 jours un signe de perfection, ce n'est pas un hasard du point de vue mathématique. Nombres parfaits, 6 et 28 égalent la somme de leurs diviseurs. Par exemple, 6 se divise par 1, 2 et 3, et $1 + 2 + 3 = 6$. Même logique pour le nombre 28. Ces propriétés sont si rares qu'il n'existe que quatre nombres parfaits parmi les nombres de un à un-million.

Bien plus, ce premier verset de la Genèse recèle un autre mystère. Dans la tradition juive, chaque lettre de la langue hébraïque est attribuée à une valeur numérique. Ainsi, si l'on additionne la valeur des lettres hébraïques du premier verset de la Genèse, on obtient 2701, un nombre qui épate par sa symétrie: $2701 = 37 \times 73$ (les deux facteurs premiers sont des reflets miroirs l'un de l'autre) ou encore $2701 + 1072$ (son propre reflet miroir) = 3773 (les mêmes chiffres que les deux facteurs, dans le même ordre).

Aussi mystérieuse que soit cette coïncidence, elle permet de s'émerveiller de la beauté des nombres, par le chemin inattendu de la Bible.

LA CHICANE

(PAS LE GROUPE, LA VRAIE)

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Être né dans une grande famille comporte de nombreux avantages. Parmi ceux-ci, il y a celui, indéniable, de pouvoir raconter une histoire à propos d'un frère ou d'une sœur tout en maintenant un flou artistique sur son identité. C'est entre autres pour cela que mon épouse et moi avons décidé d'offrir le même privilège à nos enfants.

L'autre jour, je discutais donc avec *une de mes sœurs* de sujets tous plus légers les uns que les autres: masculinité toxique, immigration, dérives bioéthiques. Puisqu'on ne se voit pas souvent, on ne perd pas trop de temps avec le placotage météorologique. Et comme c'est souvent le cas dans les grandes familles, je dois avouer que nous n'étions pas dans le plus parfait des accords. Il se peut même que le ton ait monté.

Pour ne pas nuire à sa réputation, je ne vous dévoilerai rien des opinions qui étaient les siennes sur ces sujets. Pour des raisons similaires, je vous épargnerai aussi les miennes.

À la fin de la soirée, il fallait bien prendre congé de l'autre et retourner chacun dans ses quartiers. Comme j'avais le bonheur de la revoir le lendemain à l'occasion du baptême d'un neveu commun (au moins ça en commun!), nous avions le loisir de nous laisser sur une querelle en suspens.

Toute la journée qui séparait nos deux rencontres, je l'ai passée à retourner mes arguments, à fourbir mes armes discursives et surtout à mariner dans l'amertume de m'être un peu trop emporté la veille. J'avais l'intime conviction que j'avais raison sur toute la ligne, mais quelque chose me disait que ce n'était

pas suffisant. Mieux encore que d'écraser l'adversaire, il me fallait faire de ma sœur une amie. Alors, ce serait la victoire totale.

Voici comment – après avoir prié un peu, je le concède – je suis revenu à la charge. Ce qui m'inquiète, lui dis-je entre deux bouchées de sandwich-pas-de-croute, tant chez certains nationalistes conservateurs un brin rigides du bas du dos que chez les abonnés de l'Internationale «woke», c'est le désir de laver le monde de tout ce qui pue, ce qui dépasse, ce qui ne cadre pas parfaitement dans leur vision du Bien. Et pas n'importe comment: à grands coups de lance-flammes, de seaux d'eau de Javel et de bulldozer. Nous nous entendions là-dessus.

En descendant jusqu'à ce «plus petit dénominateur commun», celui de la méfiance envers les pharisiens de tous acabits, je savais qu'il y aurait là un socle commun pour que la dispute reparte non plus à partir de nos divergences, mais sur la base de nos sentiments partagés.

La constance de mon interlocutrice lui aura permis de pardonner mon emportement de la veille. Mais il serait hasardeux de penser que l'exposition au grand jour de nos désaccords n'était pas un passage nécessaire de la communion à venir. Étape aussi déroutante qu'utile dans la dispute. Une étape pas jolie, pas propre, rien de pur ici.

Pour 2022, je nous souhaite des chicanes de qualité supérieure, du type qui, lentement mais sûrement, forge la communion. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

DU VIVANT AU VISAGE

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

7 octobre 2021. Le philosophe Giorgio Agamben fait une intervention choc devant le Sénat italien: «Des scientifiques et des médecins ont déclaré que le *green pass* [passeport sanitaire européen] n'avait aucune signification médicale en soi, mais servait à forcer les gens à se faire vacciner. Mais je pense qu'il faut dire le contraire: que le vaccin est un moyen de forcer les gens à avoir le *green pass*. C'est-à-dire un dispositif de surveillance et de suivi des individus, une mesure sans précédent.»

Intellectuel engagé contre les totalitarismes et universitaire respecté, Agamben est né à Rome en 1942. Il s'inscrit dans la lignée des Hannah Arendt, Michel Foucault et Walter Benjamin. Pour lui, aucune élite ne cherche à contrôler à dessein la population mondiale. Il voit plutôt dans la crise actuelle une manifestation de la dérive «biopolitique» de nos sociétés.

Concept développé dans les années 1970, justement par Michel Foucault, la biopolitique est l'ambition du pouvoir d'intervenir non pas seulement sur des territoires, mais sur des individus, et ce, jusque dans leur vie biologique. L'objectif avoué est d'optimiser la force vitale collective, mesurée entre autres par le taux de natalité et de mortalité.

La quarantaine obligatoire est l'exemple type de la biopolitique. Ce n'est plus la personne qui est coupable et excommuniée, mais son corps. L'État ne gère plus des sujets, mais des objets, plus faciles à mesurer et à surveiller.

Certes, personne n'est contre la protection de la vie. Mais tout l'enjeu est de savoir de quelle vie nous parlons ici. Le biopouvoir n'examine que la vie corporelle, sans considération de la vie émotionnelle, intellectuelle, et

encore moins spirituelle. Pourtant, «la vie en abondance» (Jn 10,10) ne se mesure pas quantitativement, mais s'estime qualitativement. Vivre certes plus longtemps, plus nombreux, plus en santé et plus en sécurité... mais sans but! À quoi bon?

Pour le philosophe italien et grand lecteur de Simone Weil, il faut s'inquiéter que nous passions sans trop nous en rendre compte d'une société démocratique à une société de contrôle. À long terme, la biopolitique viderait «le Parlement de ses pouvoirs, le réduisant à simplement approuver – au nom de la bio-sécurité – des décrets qui émanent d'organisations et d'experts – et non d'élus – qui ont très peu à voir avec le Parlement». D'autant plus, selon lui, que «la sécurité et l'urgence ne sont pas des phénomènes transitoires, mais constituent la nouvelle forme de gouvernabilité».

Agamben ne se prononce pas sur le vaccin et le passeport vaccinal d'un point de vue médical. Même si ces mesures peuvent être efficaces, il avertit nos politiciens de faire très attention à ne pas créer un enfer sur terre en voulant ériger un paradis ici-bas. La grandeur de nos sociétés démocratiques vient de l'extrême respect des libertés individuelles et de la considération de chaque citoyen comme une personne à part entière, et non comme d'un simple organisme vivant, fondu dans une masse anonyme.

Plus que la biopolitique, soit une politique qui gère et contrôle des vivants, nous avons besoin d'une prosopolitique (du grec *proso-pon*, «personne», «ce qui est face aux yeux d'autrui – son visage»), soit une politique où sont en relation des personnes en vue du bien commun. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.

M^{gr} Bruno Verret

1931-2021

« Il y a tellement de misère et je n'ai pas le temps de m'en occuper »

C'est ce que disait le prêtre Bruno Verret à son évêque, alors qu'il était curé dans le diocèse de Québec. S'il a été libéré ce jour-là de ses responsabilités paroissiales, ça a été pour en prendre d'autres au service des plus pauvres. Un appel à suivre son Dieu qu'il a entendu dans son cœur une première fois, à l'âge de cinq ans.

À la Bouchée généreuse, l'organisme de distribution alimentaire qu'il a fondé en 1998 à Québec, il serrait la main de chaque personne qui venait chercher son panier de nourriture. À la Maison de Job, un organisme de réinsertion sociale qu'il a aidé à mettre sur pied, il s'est fait l'aumônier des poqués de la vie par son écoute inconditionnelle.

Bien qu'il ne recherchait pas les honneurs, l'homme qui n'a jamais pris sa retraite a été couronné de plusieurs titres. Récipiendaire du prix Fernand-Dumont, décerné par l'Université Laval en 2013, nommé Monseigneur Bruno Verret, en tant que « chapelain de Sa Sainteté » par le pape François l'année suivante, il a été reconnu pour son implication au service du prochain. ■

✚ maisondejob.org
laboucheegenereuse.org

jean-michel blais

le piano au service de la communion

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Il y a six ans, le premier album de Jean-Michel Blais, *II*, s'est élevé avec surprise jusqu'au top 10 du célèbre magazine *Time*. Début de la pandémie : le Nicolétain d'origine se retrouve seul dans son nouvel appartement de Montréal, en rupture amoureuse, alors qu'il venait de mettre fin à une tournée. Ce qui s'annonçait comme une période morne a été plutôt un tremplin énergique et lumineux vers son troisième opus *Aubades*, qu'il qualifie de renaissance. *Le Verbe* a voulu en savoir plus sur la quête et les aspirations qui traversent tout le travail de cet éducateur spécialisé converti en pianiste néoclassique.



Je suis vraiment honoré que tu m'accordes cet entretien parce que ta musique m'a beaucoup habité dans les dernières années et elle a accompagné la naissance de mon premier enfant... J'imagine que tu dois te faire dire ça souvent ?

Eh bien, c'est la première fois que ça vient d'un magazine catholique et je suis super à l'aise avec ça ! J'étais très impliqué dans la communauté paroissiale de Nicolet quand j'étais plus jeune : j'ai beaucoup fait la musique pour les baptêmes, les jeunes, les mariages, etc. J'ai aussi fait des études humanistes ; ça ressemble quand même beaucoup à ce qui se faisait autrefois au séminaire de Nicolet. J'allais souvent dans les archives de l'établissement pour essayer de comprendre... J'ai décidé de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain par rapport au passé religieux du Québec. Avec les études humanistes, j'ai été amené à lire autant la Torah que le Nouveau Testament, que saint Thomas d'Aquin. Ce sont des écrits qui m'ont réellement marqué parce qu'ils contiennent une pensée très profonde.

J'ai tellement lu sur dieu la première année de mes études que j'ai dû, à un moment donné, m'en donner une définition personnelle, parce que le mot était associé à certaines connotations et j'y étais donc réfractaire.

Honnêtement, je voulais être curé quand j'étais petit. Je me dis parfois que ce n'est pas si loin de ce que je fais : je suis sur une scène devant 2000 personnes, ce n'est pas une prière, mais on connecte dans l'universel, la musique, quelque chose de spirituel, on touche à des questions sur le sens de la vie. Je m'adresse à ma façon au public, je ne fais pas des sermons, mais il y a un rapport vraiment similaire.

Il y a Jean-Michel sur CD et Jean-Michel en *show*. En *show*, c'est clair qu'il y a une expérience du partage, de la communion. Ça me rappelle quand on allait à l'église. Chaque Noël, j'y vais avec ma grand-mère et j'adore ça.

J'ai enterré un bon ami, la semaine passée, qui avait demandé l'aide médicale à mourir. C'est la première fois que je côtoie la mort d'aussi près : c'est ça la vie, ça finit de même, ça

finit que tu meurs. On fait quoi entretemps ? Comment on donne un sens à ça ? La société est bien faite en ce moment pour nous cacher la souffrance et la mort, puis nous encourager dans la consommation.

Comment, toi, tu donnes sens à la vie ? Tu as travaillé dans un orphelinat au Guatemala, en pédiatrie sociale comme éducateur spécialisé, tu as étudié la psychologie et les études humanistes. On sent que tu as une quête...

Oui, la musique, pour moi, ce n'est pas une fin, c'est un moyen. La façon dont je décris la musique, c'est extrêmement spirituel. Si je monte sur scène ou je m'en vais au piano, ou je compose, je suis un moyen, un vecteur, un prophète, ça passe à travers moi, je suis un point dans l'espace-temps. Ma responsabilité, c'est d'être disponible, d'être en forme, d'être à l'écoute des autres, de me forcer de m'asseoir au piano, de faire une tournée. Avant de monter sur une scène, le travail est déjà fait à la moitié, je n'ai rien fait, mais de rassembler 2000 personnes qui sont prêtes à passer 1 h 30 en silence ensemble. Quand la pièce est faite, elle ne m'appartient plus. Je ne dis pas ça par prétention, c'est très modeste la manière dont je conçois mon travail, ma passion, ma *job*, ma vocation...

La pièce la plus forte que j'ai composée jusqu'à maintenant s'appelle *Roses*. C'est la mère d'une amie qui est morte du cancer du sein avec tous les hauts et les bas qui se sont déroulés sur un an et demi. Ça m'a pris toute cette année et demie avant de la terminer et j'ai fini de la composer le jour où elle est morte. C'est comme si, à ce moment-là, je savais ce qu'allait être la fin. Cette pièce, le nombre de fois que des gens viennent me voir pour me dire à quel point elle leur fait du bien parce qu'ils accompagnent quelqu'un atteint du cancer... C'est comme si j'avais encapsulé une notion. C'est pour ça que je dis que quelque chose me dépasse.

Tu utilises le terme « vocation ». Est-ce que tu dirais donc que ta vocation, c'est la musique ?

On ne sait jamais. Pendant la pandémie, j'ai pogné un creux en appréhendant l'avenir des concerts. La passion du piano solo, à un

moment donné, on en a fait le tour, comme tout. Je travaille à beaucoup d'autres projets qui me tiennent à cœur aussi, musicaux ou pas. Mais je dois être honnête, j'ai atteint quelque chose par la musique. Mes journées sont très variées, j'ai une liberté, qui peut parfois être angoissante. Je me rappelle quand j'étais plus jeune, je faisais des concerts et je débarquais de la scène en me disant : « Pourquoi je ne fais pas ça tous les jours ? » Il y a une intuition forte d'être à ma place quand je compose une nouvelle pièce, quand je finalise un album, quand je fais un concert puis que je me donne. Je reste toujours pour parler aux gens à la fin. Souvent même plus longtemps que le concert lui-même. J'essaie de donner à chaque personne qui vient, en groupe ou individuellement. Je sens que les gens, ça leur apporte beaucoup. C'est là que ça se passe, il y a vraiment un travail, une connexion réelle avec la personne, autant sur scène ou quand je compose. C'est ça qui donne un sens. J'ai commencé à faire de la musique parce que mes amis m'ont dit un jour que c'était égoïste que je garde ce talent pour moi. Je ne suis pas là pour la gloire ou l'argent : mon premier album, je le donnais et j'invitais les gens à le copier. Je comprends que j'ai une fonction. C'est tellement puissant, j'avoue, que je commence à y prendre gout, pas au niveau de l'égo, mais je ne suis pas loin de trouver ma place, une place que j'aimerais garder longtemps. Je suis content de faire ça de ma vie.

Plus tôt, tu disais que tu avais ta propre définition de dieu. Alors, quelle est-elle ?

C'est vraiment dur. J'aime vraiment le mot YAHVÉ en hébreu, qui veut dire : « Je suis celui qui suis. » Moi, je le normalise en disant « c'est ce qui est », la notion d'être. C'est pré-langagier quasiment. Nous, on lit le monde en apposant nos catégories logiques. Je m'obstine souvent avec mes amis qui sont hyper-scientifiques en essayant de leur montrer qu'il y a plusieurs manières philosophiquement de déconstruire le paradigme scientifique dans lequel on est mur à mur aujourd'hui. On a l'impression qu'on comprend tout. Le problème est beaucoup ce qu'on a fait du mot « dieu », ce que l'Église en a souvent fait dans l'application, souvent avec les abus, comme toute forme d'autorité historique. Comme il y en a eu aussi au nom de l'athéisme communiste, au nom des Aryens... Mais pour moi, c'est une

façon langagière de nommer l'innommable, une partie de l'inexplicable. Je ne suis pas théologien, ha ! ha ! je ne pensais pas parler de ça ce matin...

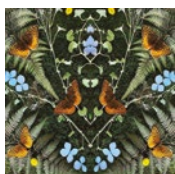
La question : « Est-ce que dieu existe ? » je trouve qu'elle est restrictive parce qu'il faut définir dieu. Déjà, en revenant à ce que veut dire YAVHÉ, je ne suis même pas certain de comprendre ce que ça veut dire... Mais ce que je sais, c'est qu'il y a une expérience.

On parlait beaucoup de l'Esprit Saint quand j'étais jeune : je ne savais pas c'était quoi. Mais je peux te dire que quand je suis devant une foule et qu'il y a quelque chose qui passe, je déconnecte, je ne suis plus là, ce n'est plus moi qui joue, il y a un état. Je pense que toutes les grandes traditions religieuses parlent de cet état.

J'ai un ami russe dont la mère est une chrétienne orthodoxe très intense. Il faut trouver une façon de dialoguer avec elle. Si je suis toujours en train de la voir comme une croyante fermée, on n'aura jamais de discours possible. Comment on fait pour dialoguer ? Parce qu'on veut la même chose, au fond. C'est juste un langage différent.

Et quelle est cette même chose que vous voulez ?

Je pense qu'on cherche le beau, le bien, l'amour, on revient vraiment à la base. C'est ce qui est commun à toutes les cultures, les classes sociales. Qui va s'opposer à une vie heureuse pour tout le monde ? C'est qu'à un moment donné, on s'emballe, on en veut plus et on tombe dans l'excès. Dans notre société actuelle, on perd de plus en plus la possibilité d'entrer en relation avec l'autre. Ce qu'on cherche, la mère de Vladimir et moi, c'est qu'un jour on laisse tomber les arguments, les croyances, puis on se fait un câlin, on n'a peut-être même pas de mots... C'est de l'amour qui reste, des trucs aussi universels et beaux que ça. ■



Jean-Michel Blais, *Aubades*, Arts & Crafts, à paraître le 4 février 2022.
www.jeanmichelblais.com



TERRES DES SŒURS DE LA CHARITÉ

CULTIVER LE BIEN COMMUN

Texte de Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

Le dossier des terres des Sœurs de la Charité de Québec a fait couler beaucoup d'encre dans les dernières années. Si nous savons, au moment d'aller sous presse, que la vocation agricole des terres sera probablement maintenue, nous sommes toujours dans l'incertitude quant à la nature du projet qui l'encadrera. Une chose est pourtant certaine : le travail assidu des religieuses réalisé jadis sur la ferme et le rôle qu'elles tenaient auprès des patients de l'hôpital psychiatrique avoisinant a de quoi inspirer. Quel potentiel cet héritage porte-t-il pour la communauté et, plus largement, en quoi réside la valeur d'une enclave agricole de cette envergure en plein centre urbain de Québec ?



Non loin des maisons de banlieue et du boulevard Louis-XIV à Québec, la vue des champs jaune moutarde surprend. Les courges en terre, les cordées de bois et une vieille grange évoquent l'appartenance à la terre, le passé agraire, l'appel d'une vie saine et simple.

À la ferme Bédard Blouin, une entreprise familiale voisine des terres agricoles des Sœurs de la Charité, on s'affaire à fermer la boutique avant que l'hiver arrive. L'achalandage de la cueillette des citrouilles étant passé, on se repose avec la terre et on entretient les serres avant de faire repartir le train pour la culture des fleurs annuelles et la saison des petits fruits.

Sarah Bédard, une des propriétaires, me raconte comment son père a travaillé avec acharnement depuis 1990 pour épargner leurs terres agricoles et forestières de l'envahissement urbain. Sur les traces de leur père, et aussi du grand-père qui

les a acquises en 1941, Sarah et son frère Nicolas se dévouent à conserver ce riche héritage. «Plus on était gros et plus on pouvait résister en termes d'espace occupé. Plus tu es encerclé de développements urbains, plus tu ressens la pression sociale et démographique. On a acheté une bonne partie de nos terres aux Sœurs de la Charité en 2008. Ça a doublé notre superficie. À l'est, un promoteur voulait construire un ensemble immobilier sur son terrain. En vertu de la loi du territoire agricole, il a fini par nous le vendre, car il savait qu'on voulait l'acheter.»

UNE AGRICULTURE SOCIALE D'AVANT-GARDE

Sur leurs 200 hectares de terres agricoles, à l'ouest de Beauport à Québec, les Sœurs de la Charité tiennent toujours

le fort d'un legs matériel et immatériel immense. Propriétaires depuis la fin du 19^e siècle de ces terres cultivées en Nouvelle-France, elles les ont labourées et ensemencées pendant plus d'un siècle. Un rare limon que la construction d'habitations détruirait en un processus difficilement réversible.

Mais au-delà de l'étendue des champs existe également un patrimoine social moins connu que les religieuses ont fait croître au fil des ans avec foi, amour et labeur. Étienne Berthold, géographe et chercheur à l'Université Laval, s'est demandé de quelle manière leur patrimoine n'est pas qu'une simple relique du passé, mais est toujours présent, vivant, agissant. «Les communautés religieuses ont légué des pratiques sociales, des façons de soigner, un sens qu'on donne aux soins. Pour elles, il fallait soigner la personne. Et à travers la personne, on soignait Dieu.»

Dans un faubourg ouvrier où la pauvreté est criante, on confie aux religieuses, dès leur arrivée, plusieurs missions, dont la charge de l'hôpital psychiatrique Saint-Michel-Archange, une institution connue plus tard sous le nom de Robert-Giffard, et appelée maintenant l'Institut universitaire en santé mentale de Québec. Les sœurs hospitalières ne chôment pas pour améliorer les conditions des malades. «Notre premier soin fut de diminuer le plus possible les contraintes alors en usage : bracelets, ceintures, manchons et gilets de force. [...] Cet état de liberté alla toujours croissant et nos malades en devenaient de jour en jour plus traitables», peut-on lire dans les archives des sœurs.

Ainsi, les religieuses font sortir du lit les patients pour les occuper à différentes tâches à la ferme, où cultures fourragères, production laitière et horticulture forment les activités principales. «Pourquoi fait-on travailler les religieux et les patients?» demande M. Berthold. «On le fait entre autres pour des motifs économiques. On tente d'être le plus autarcique possible. Mais surtout, on essaie de stimuler une certaine fierté chez des patients considérés comme non récupérables, on essaie de les occuper par le travail. Recourir au travail pour valoriser, c'est un patrimoine social qui est encore très présent.»

La modernisation des pratiques agraires et la désinstitutionnalisation des hôpitaux psychiatriques ont transformé le travail à la ferme à partir des années 1960. Moins de main-d'œuvre requise, moins de patients. Dans les dernières années, les sœurs ont collaboré surtout avec des organismes communautaires pour aider à la réinsertion sociale. Mais malgré ces évolutions, on se souviendra que, comme le souligne l'anthropologue Manon Boulianne, «les Sœurs de la Charité de Québec ont été pionnières dans le traitement comportemental de la maladie mentale et, comme on le dirait aujourd'hui, dans l'approvisionnement institutionnel "local" en produits frais et de proximité, à partir d'une ferme urbaine diversifiée et tournée vers la collectivité».

SE RASSEMBLER PAR LA TERRE

Comment perpétuer l'esprit communautaire que les sœurs ont cultivé durant des années? Conserver intact le patrimoine agricole de la congrégation, c'est déjà faire un pas en ce sens. «Si l'agriculture urbaine est en train de percer dans nos villes de plus en plus, c'est parce qu'elle répond au souhait de créer la cohésion sociale», estime M. Berthold.

À la ferme de la famille Bédard et Blouin, le lien entre agriculture et communauté est tangible. On y rassemble les générations comme des gens de milieux variés. Des retraités viennent donner un coup de main l'été. Les tout-petits du CPE Les pouces verts courent dans les champs après la sieste. Des citoyens viennent s'y changer les idées.

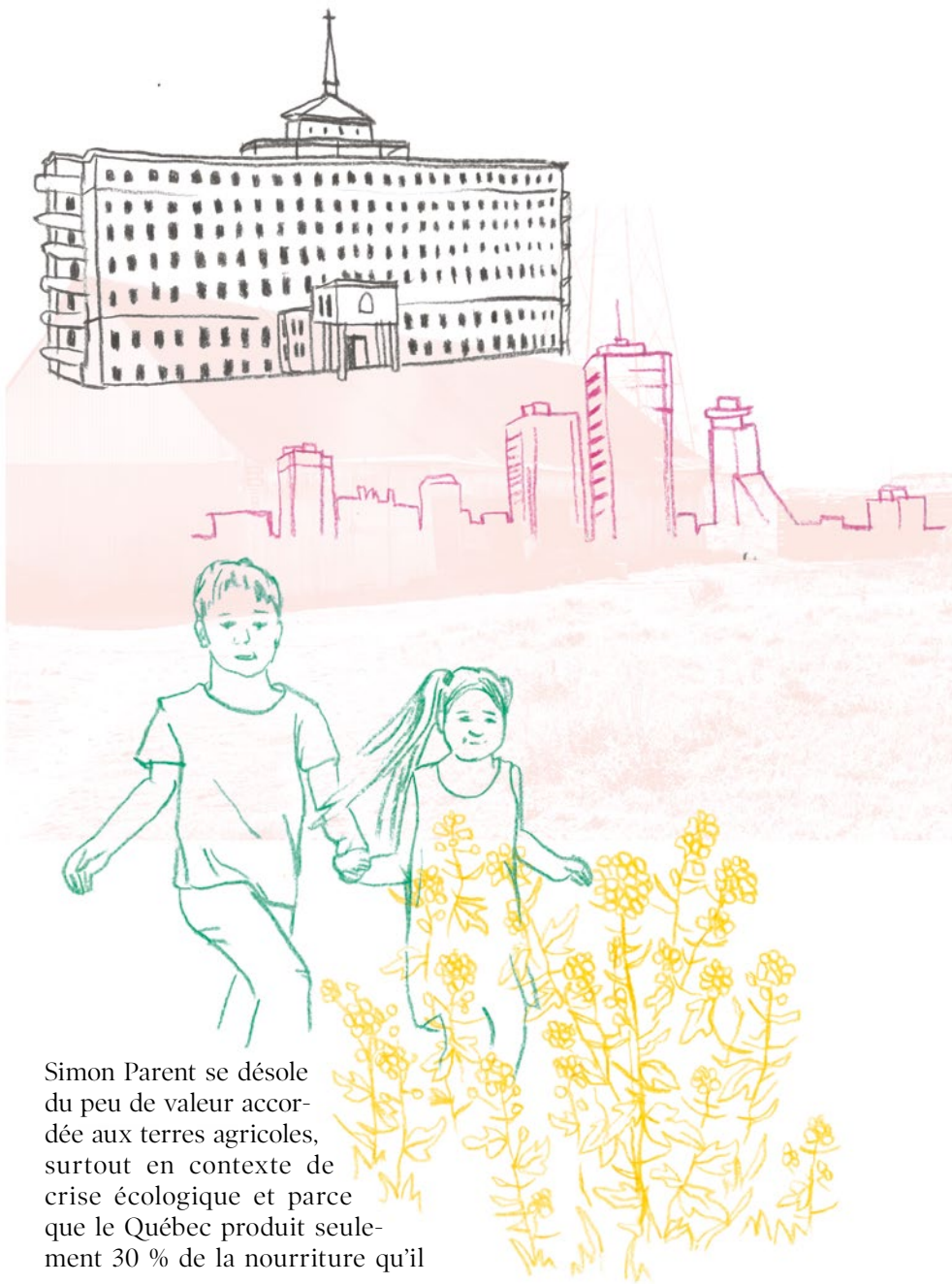
«On garde les terres, mais on les partage en même temps», témoigne Sarah Bédard. «On pourrait produire pour vendre au marché ou à l'épicerie, mais on a choisi de faire de l'auto-cueillette pour que d'autres en profitent aussi. Il y a une grande demande pour les jardins communautaires. Beaucoup d'organismes qui se développent vont acheter un jardin pédagogique, que ce soient des garderies, des centres de personnes âgées, des organismes de réinsertion sociale. Mettre les mains dans la terre, ça fait du bien à tout le monde.»

Simon Parent, chargé de projet en verdissement et en design urbain, suit de près le dossier des terres des Sœurs de la Charité. Comment habiter autrement le territoire, c'est la question qu'il se pose tous les jours, la question que soulève aussi l'avenir de cette enclave agricole convoitée.

«Le lien à la terre est de nous rattacher tous ensemble au territoire qu'on habite, aux relations que le territoire rend possibles également. Savoir d'où provient notre nourriture, et avec cette nourriture partager des repas. Se partager des tâches dans un esprit convivial, partager des récoltes. Il y a tout un rapport aux cycles des saisons, au temps, à la communauté, qui est retrouvé grâce à l'agriculture et qui est complètement perdu parce qu'on va seulement à l'épicerie, qu'on tend un billet en échange de nourriture.»

CELLES QUI RESTENT

«Les terres qui restent sont importantes. Avant, tout le monde venait de près ou de loin d'une famille agricole. Les gens se sont extrêmement déconnectés de ça, et pourtant, nous mangeons trois fois par jour. Si on ne peut pas prévoir une pandémie, on ne peut pas prévoir non plus une famine mondiale. Aujourd'hui, l'agriculture québécoise dépend de la main-d'œuvre étrangère parce qu'il n'y a plus beaucoup de personnes qui veulent travailler aux champs. Si l'on est dépendant des autres pays, si les frontières ferment, si le transport devient moins accessible, alors on fait quoi quand on a besoin de se nourrir?» constate Sarah Bédard.



Simon Parent se désole du peu de valeur accordée aux terres agricoles, surtout en contexte de crise écologique et parce que le Québec produit seulement 30 % de la nourriture qu'il consomme.

« On ne réalise pas à quel point c'est précieux un sol fertile qui a la possibilité de faire pousser d'autres espèces et même de nous nourrir, c'est exceptionnel comme condition territoriale. Mais on est pris dans une logique où tant qu'il n'y a pas une construction dessus, il n'y a pas de valeur au sens de l'économie marchande. »

Selon lui, il s'agirait de renverser la perspective. Il évoque l'image du champ de ruines pour en parler. Comment habiter ces ruines qui traduisent un rapport perplexe entre l'être humain, la technologie et son environnement ?

« Je pense que les communautés autochtones auront énormément de leçons à nous apprendre sur la manière d'habiter un territoire de façon équilibrée. Elles sont encore présentes et elles ont encore ce respect pour la terre. Il ne faut pas qu'on soit dans un rapport productif avec le sol, c'est-à-dire qu'on

s'attende à ce que le sol nous livre des marchandises, mais qu'on soit dans une relation de soins avec le sol. Il y aura une reconnaissance des générations suivantes du fait qu'on leur aura légué quelque chose de beau et non pas des ruines. »

LES PROCHAINES SEMAILLES

Au moment d'écrire ces lignes, les Sœurs de la Charité de Québec sont toujours en négociation avec le gouvernement du Québec quant à la proposition d'un agroparc. Si elles n'ont pas voulu nous accorder d'entrevue durant leur processus de réflexion, nous pouvions lire dans les pages du *Soleil* en novembre dernier qu'elles « veulent encourager le projet qui "[rejoindra] le plus de gens possible" ».

La vocation agricole et sociale de leurs terres, aussi féconde qu'elle l'ait été dans le passé, continue à l'être par les rêves qu'elle fait pousser dans la communauté environnante. Sarah Bédard souhaiterait y voir naître une école primaire pour éduquer les enfants à l'amour de la terre. Ou voir des légumes cultivés être redonnés aux plus démunis. Simon Parent, lui, rêverait d'y voir des projets ne servant pas la recherche agro-industrielle, mais plutôt encourageant des formes d'agriculture paysanne comme l'agroforesterie.

Pendant ce temps où l'on sème du rêve, alors que se discerne toujours le destin de ces terres d'exception, les champs de trèfle, de sarrasin et de moutarde de la ferme Bédard Blouin ne poussent pas en vain. On les plante à la fin de l'été et on enfouit leur grain au printemps, afin de donner à la terre le repos qu'elle mérite et pour fertiliser le sol pour les futures espèces.

Les sœurs trouveront aussi leur repos mérité. Et leur legs, espérons-le, s'épanouira pour les générations qui suivent, comme les champs de moutarde qui embellissent la ville tout en préparant la prochaine saison des semences. ■

PORTRAIT



CHUTE, RECHUTES ET GUÉRISONS D'UN ENQUÊTEUR

« Des cadavres, des autopsies, c'était fréquent. Mais à l'automne 2019, j'ai été appelé sur un dossier très simple, un scénario digne de l'école de police pour préparer les futurs patrouilleurs : la victime, l'arme à feu, la lettre de suicide. Rien de compliqué ni rien de dégueulasse non plus. Alors là, j'arrive sur les lieux, puis je ne suis plus capable d'écrire. Plus capable du tout. » Jérôme Bibeau, sergent-enquêteur, est atteint du syndrome de stress posttraumatique par surexposition. Il a voulu raconter au *Verbe* ce qui l'a entraîné jusqu'au fond, et le chemin parcouru depuis son diagnostic.

LE SYNDROME DE STRESS POST- TRAUMATIQUE VÉCU PAR LE POLICIER JÉRÔME BIBEAU

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

«C'est comme un *coming out* que je fais aujourd'hui. Je me demandais si je le faisais ou pas. Est-ce que ça se fait ou pas? Peu importe. Là, je sens le besoin de témoigner.» D'abord patrouilleur

en milieu rural, l'agent Bibeau sera très tôt exposé aux tragédies les plus violentes.

«J'ai dû répondre à des appels où il y avait des cadavres, des suicides, des accidents, des réanimations à faire... À un moment donné, un quatre-roues s'est fait rentrer dedans par un train. Un autre jour, quatre personnes blessées sont entrées dans une maison pour demander de l'aide, mais tout le monde était bien chaud, en tout cas, méchante affaire! Il y avait du sang partout... Ces histoires-là, ça semblait arriver plus fréquemment à moi qu'aux autres.»

En peu de temps, son sens aigu de l'analyse des scènes de crime le mènera à travailler aux enquêtes criminelles pour la Sûreté du Québec. Puis, quelques années plus tard, son ascension se poursuit jusqu'à ce qu'il intègre l'escouade des crimes contre la personne. «Pendant que l'équipe interrogeait le suspect, mes collègues m'appelaient et me disaient: "Il dit qu'il est passé par telle porte." Je pouvais répondre: "Oui, les gars, je vous le confirme, parce que je vois les traces de telle marque de chaussures", ou encore: "Non, il vous *bullshit*, c'est pas là, il a défoncé la porte.»

Une vie professionnelle digne des meilleures télé-séries policières. Or, avec toute cette adrénaline venait aussi un rythme de travail effréné. Pagette, appels la fin de semaine, quarts de travail «de garde». Les heures supplémentaires s'accumuleront par centaines chaque année.

«L'anxiété a embarqué là-dedans, parce qu'il y avait une pression de performance», nous confie l'enquêteur Bibeau. «Puis, t'avais une pression énorme parce que la moindre erreur peut faire acquitter le suspect, et la famille [de la victime] va être en maudit après la police. Donc rapidement, il y a une pression de performance qui s'est installée. Mais c'est très insidieux, tu ne le vois pas tout de suite.»

Pourtant, d'autres signes précurseurs annonçaient la tempête à venir. En l'espace de quelques semaines, deux collègues s'enlèvent la vie dans le stationnement du poste.

Dans tout ce bazar, Jérôme Bibeau remarque pourtant que Dieu a toujours été présent.

«J'ai toujours été croyant. Quand je travaillais aux crimes contre la personne, j'aimais beaucoup la lettre de saint Paul aux Éphésiens qui disait: "Revêtez l'armure donnée par Dieu, afin de pouvoir tenir contre le Mal" (Ép 6,11), parce que j'avais pour mission de combattre le Mal! Tu sais, on combattait les meurtres.»

Et cette armure, elle devra être trempée d'acier pour protéger des coups, mais aussi pour soutenir les corps de plus en plus usés qui la portent.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES

C'est que la pression est immense.

«T'as un genre de syndrome de superhéros qui embarque, là. On finit par se dire: "On est la crème, on est les meilleurs, on est au *top* des enquêtes, on est devant les caméras, puis on fait briller la Sûreté du Québec." Et l'orgueil qui embarque aussi!»

Malgré cela, les moments pour ventiler, pour nommer les émotions et s'avouer vulnérable sont rarissimes. Bien sûr, après chaque mandat, il y a un débriefing opérationnel, «mais pas de là à avouer: "Les gars, quand je suis allé arrêter le suspect et que j'étais derrière la porte, j'avais la chienne, parce que je savais qu'il avait un calibre 12 de l'autre bord." Ça, ça ne s'est jamais dit».

Parallèlement à l'anxiété latente qui croît en sourdine, la relative prospérité matérielle du jeune père de famille vient brouiller les pistes encore davantage et endormir le malêtre qui le traverse alors.

«Dans cette période-là, je compensais beaucoup mon absence de la maison par des cadeaux. T'aurais dû voir la bibliothèque de Lego qu'on avait. Les enfants n'étaient même pas capables encore de

faire des Lego, et c'est moi qui les fabriquais à leur place. Puis, je les mettais sur les tablettes et j'étais tellement irritable que je disais: "Hé! touchez pas à ça!" »

Et s'accumulaient aussi les plus grands jouets: «Une roulotte à 30 000 \$, un *pick-up* à 40 000 \$. Il y a même une année où on est allés trois fois en voyage à Cuba. C'est l'époque où j'ai fait les plus gros salaires de ma vie et je n'ai jamais été aussi malheureux qu'à ce moment-là. Mais je pensais être heureux!»

FACULTÉS AFFAIBLIES

Le milieu n'étant pas spécialement propice aux aveux de vulnérabilité, pas plus qu'à la consultation de professionnels en santé mentale, le sergent-enquêteur Jérôme Bibeau opte pour l'automédication. L'alcool sera la béquille qui lui permettra d'endurer la pression et la multiplication des horreurs auxquelles il assiste.

«Souvent, quand on était sur la route [en mandat à l'extérieur de la ville], on finissait notre enquête, on allait au restaurant. Puis, tranquillement, la quantité a augmenté. Des fois, je consommais avant la semaine de garde, parce que j'étais stressé et je ne voulais pas que le téléphone sonne. Et après la semaine de garde, la pression se relâchait et on repartait sur la dérape.» À mesure que l'anxiété montait dans le groupe, la présence de la boisson aussi. «On en parlait entre collègues. On voyait bien que les gars, avec la carte de fidélité de la SAQ, ils en avaient pas mal de points de ramassés!»

Ce n'est pas tout. Les indices physiques parlent d'eux-mêmes au sein de l'équipe: prise de poids (Jérôme admet avoir pris environ 35 kilos!), perte de cheveux, grisonnement, exéma, pression sur la poitrine. Quand un membre de l'escouade raconte qu'il a perdu connaissance dans la douche un matin, on lui répond en riant jaune: «Ah ouin! Méchante vie de fous, hein!»

Après cinq ans dans cette unité, l'enquêteur est dépêché sur une scène de meurtres multiples spécialement éprouvante, avec de nombreuses traces de sang; les bandes vidéo du crime lui tournent en boucle dans la tête. «C'est moi qui ai fait l'analyse complète. Avec un 36 heures d'éveil, sans dormir. Quelque temps après, on m'envoie sur la scène d'enlèvement d'une personne, en région. Puis là, je n'étais plus capable d'en prendre plus.»

« JE ME RAPPELLE ÊTRE EN UNIFORME, REVENIR LE MIDI À LA MAISON ET DIRE À MA FEMME: "LÀ, ÇA VA PAS ENCORE." »

COMPLICES DANS LE DRAME

Son épouse constate qu'il ne va pas bien du tout. Elle décroche le téléphone et appelle le frère de Jérôme, lui aussi policier.

«Mon frère m'a proposé de m'accompagner à La Vigile. Tout de suite, j'ai éclaté en sanglots et j'ai commencé à pleurer. Il connaissait cette maison de soutien aux personnes en uniforme qui vivent des problèmes de dépendance. À l'école de police de Nicolet, ils nous avaient dit que cette ressource-là existait, mais je me disais: "Faut pas que j'aille là, ça m'arrivera pas à moi." »

Il y fera une thérapie d'un mois.

Et il retournera travailler assez vite après ce pas de recul. Peut-être trop vite.

«Je me rappelle être en uniforme, revenir le midi à la maison et dire à ma femme: "Là, ça va pas encore." On est allés voir le médecin de famille, qui m'a dit: "Parfait, c'est terminé; arrêt de travail." »

«Mais on ne savait pas encore c'était quoi le problème. Ça a été lors de mon deuxième passage à La Vigile qu'à ce moment-là une psychologue est venue faire une évaluation, et là, c'est à ce moment qu'est sorti la première fois le diagnostic: un stress posttraumatique par surexposition.» Par analogie, on peut comparer ce trouble à celui d'un joueur de hockey ou de football qui aurait eu des commotions ou des microcommotions à répétition. «À un moment donné, ça prend juste un petit coup, puis ça devient le coup de trop.»

PREUVES DE L'AMOUR

Après un énième déménagement, l'enquêteur Bibeau se retrouve en région éloignée, où il se liera

d'amitié avec un diacre. Toujours tenaillé par le syndrome de choc posttraumatique, il lui demande s'il peut obtenir une prière de guérison ou si c'est seulement réservé aux mourants et à ceux qui ont un mal physique. «Non, ça se fait très bien aussi pour une maladie mentale.»

ça, Jésus, moi, je ne suis plus capable. Je te le donne. Je m'en remets à toi." Je pense que c'est là qu'il y a eu une conversion sérieuse. Et que j'ai eu une rencontre personnelle avec le Christ.»

*

Ils se rendent donc à la paroisse la plus proche et rencontrent le prêtre du lieu, qui prendra le temps de prier avec lui. Moins de 24 heures plus tard, ses dernières défenses tombent et le colosse en entier s'effondre. Après une soirée de consommation suivie d'une matinée à enfiler les cafés, Jérôme, tout tremblant, consent à ce que son épouse appelle l'ambulance. À l'urgence psychiatrique, les ultimes illusions s'effacent :

«Ça a été quand même une claque dans la face. Tu vois des gars portant des casques de hockey, parce qu'ils se frappent. Là, tu te dis : "OK, je suis rendu là !" Mais en même temps, c'était libérateur. Pour la première fois, dans tous ces arrêts de travail, je me sentais pris en charge. Et il y avait quelque chose qui avait lâché.»

La veille, lors de son passage à l'église, une page de l'Évangile selon saint Matthieu (11,28-30) avait été proclamée : «Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. [...] Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau léger.» Justement, le policier venait de larguer son fardeau : «Je lui ai dit : "Regarde, prends

À partir de l'été 2020, Jérôme bénéficiera d'un suivi plus étroit et mieux adapté. «On lâche pas la psychothérapie. Je vais de mieux en mieux, donc évidemment, on révisé toujours la médication à la baisse. Je pense qu'il va toujours y avoir un peu de psychothérapie, parce que, t'sais, ça arrive des fois encore d'être affecté par une odeur, un cri, une température...» Autant de détails qui rappellent à sa mémoire les scènes sordides cent fois scrutées.

Le sergent-enquêteur Bibeau est peut-être en arrêt de travail, il ne chôme pas pour autant. Père présent comme jamais, époux plus attentif et chrétien de plus en plus engagé dans son milieu. Il a même entrepris des démarches pour devenir diacre dans son diocèse.

Mais en plus de prendre soin des relations négligées durant toutes ces années, il travaille surtout à réparer tout ce qui a été brisé en lui. Tout en continuant à recourir aux spécialistes de la santé, Jérôme a aussi décidé de s'appuyer sur le grand spécialiste de l'âme. «Je me suis abandonné au Christ et je lui ai donné tout ça.» ■



PARIS, CAPITALE DE L'ESPRIT

Carl Bergeron

L'écrivain Danilo Kis, qui y vécut à la fin de sa vie, avait baptisé Paris la «grande cuisine des idées». Il avait été frappé, au long des rues et des boulevards, par la promiscuité fantastique des restaurants et des librairies, comme s'ils s'imbriquaient les uns dans les autres. Paris est la capitale de l'esprit, elle est aussi celle du goût. La synthèse n'a pas cessé de séduire ceux qui, venus des quatre coins du monde, ont fait de la ville des Lumières leur patrie d'élection.

Si c'est à New York qu'on devient riche et *successful*, c'est à Paris qu'on devient soi-même et qu'on s'émancipe. Plusieurs figures éminentes de la culture y sont restées inconnues toute leur vie. Oui, et alors? a-t-on envie de répondre. Elles n'en continuent pas moins de hanter ses rues et ses parcs, en nous rappelant à leur brillant souvenir. Le patrimoine de Paris invite à la communion des saints, soit à l'illumination de l'esprit. Grâce à Paris, le beau mot *émancipation* restera à tout jamais hostile aux déformations intéressées de l'*American Dream*.

Inutile de te dissimuler les raisons de mon enthousiasme, ami lecteur: j'en reviens. C'est donc dire que je m'apprête à y retourner. J'ai été naturellement séduit, et c'est sous influence que j'écris cette chronique. Attention, danger. Un drogué menace d'embrigader dans son délire de nouveaux drogués. Il faut dire que, entre amoureux de Paris, on se parle comme entre initiés. Il y a les vétérans et les recrues, les anciens et les nouveaux. Tous sont cependant unis dans une même fraternité secrète. Il n'y a, après tout, que deux villes en Occident qui figurent, en soi, un monde à part: Paris et New York. Mais ce n'est qu'à Paris que le mot *citoyen* prend son sens.

Émancipation, Lumières, citoyen: parbleu, serais-je en train de me transformer en homme du 18^e siècle? Cela pourrait presque être vu comme une provocation par mes amis du *Verbe*. Quel est le prochain mot que je brandirai en ces colonnes? *Athéisme*? Libertinage, peut-être; athéisme, jamais. Que Dieu me garde, et de l'athéisme et de la provocation. Ville moins métaphysique que civilisée, Paris est un jardin où tous les siècles se côtoient et se contemplent. *Liberté* et *élégance* sont les mots qui surclassent tous les autres et qui la caractérisent le mieux.

Il faut relire les pages de Henry Miller sur New York et Paris pour comprendre la différence. Quelle est la liberté que les juifs persécutés de l'Empire russe et de l'Europe centrale ont recherchée entre 1905 et 1940 en rejoignant Paris? Les Soutine, Modigliani et Chagall qui ont planté leur chevalet dans Montparnasse pour fonder, avec des compatriotes souvent issus de petites nations, L'École de Paris¹, avaient un idéal: devenir pleinement eux-mêmes, soit les artistes qu'ils ne seraient pas devenus s'ils étaient restés au pays. Venus de l'étranger, ils ont donné une nouvelle identité à Paris – et à leur œuvre. Leur brillant souvenir appelle vers eux, encore aujourd'hui, tous les poètes qui espèrent le même miracle – ou la même *révolution*. ■

1. Chagall, Modigliani, Soutine... Paris pour école, 1905-1940, exposition du Musée d'art et d'histoire du judaïsme (Paris), qui s'est terminée le 31 octobre 2021.



Né à Lévis en 1980, **Carl Bergeron** est l'auteur de *Un cynique chez les lyriques*, *Denys Arcand et le Québec* (Boréal, 2012), *Voir le monde avec un chapeau* (Boréal, 2016) et *La grande Marie ou le luxe de sainteté* (Médiaspaul, 2021).

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

AGENTE DE DÉVELOPPEMENT

Mireille Haj-Chahine

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

Les illustrations des pages 3, 4 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
William Arcand.

Illustration de la quatrième couverture:
vecteezy.com

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec

(Québec) G1W 1E2

Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com

www.le-verbe.com



DES CHIFFRES ET DES MOTS

76%

des Canadiens ont rapporté avoir **vécu un événement traumatique** durant leur vie.

8%

des Canadiens qui expérimentent un événement traumatique développent un trouble du **stress post-traumatique** (TSPT).

50%

des personnes atteintes d'un **TSPT** souffriront également de **dépression**.

Source : Société canadienne de psychologie

LA RÉDAC RECOMMANDE

Amateurs de Bruce Springsteen et de Bob Dylan, oyez! The War on Drugs a accouché l'automne dernier d'un album inespéré. Quatre ans après l'immense *A Deeper Understanding*, le sextuor de Pennsylvanie a accompli avec brio ce que peu de groupes parviennent à réaliser: se renouveler sans trahir leur identité. *I Don't Live Here Anymore* a été longuement muri, figolé, les chœurs, synthés et guitares se marient à la

perfection dans une dizaine de ballades qui nous font déjà espérer les *roadtrips* printaniers. Quelques emprunts au blues ici, des arrangements très *eighties* par là, la nostalgie atteint son paroxysme dans la pièce-titre de l'album. La voix éraillée et les textes du leader Adam Granduciel – quel nom! – témoignent de l'Amérique profonde d'une manière lumineuse. À découvrir! (A. M.)



The War on Drugs, *I Don't Live Here Anymore*, Atlantic Recording Corporation, 2021, 52 minutes.

Les vidéos les plus  ce mois-ci sur

youtube.com/leverage

1



Euthanasie: Elle ne voulait déranger personne

Laurence Godin-Tremblay

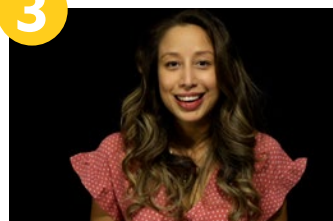
2



«Surveillez-vous les uns les autres»

Édouard Shatov

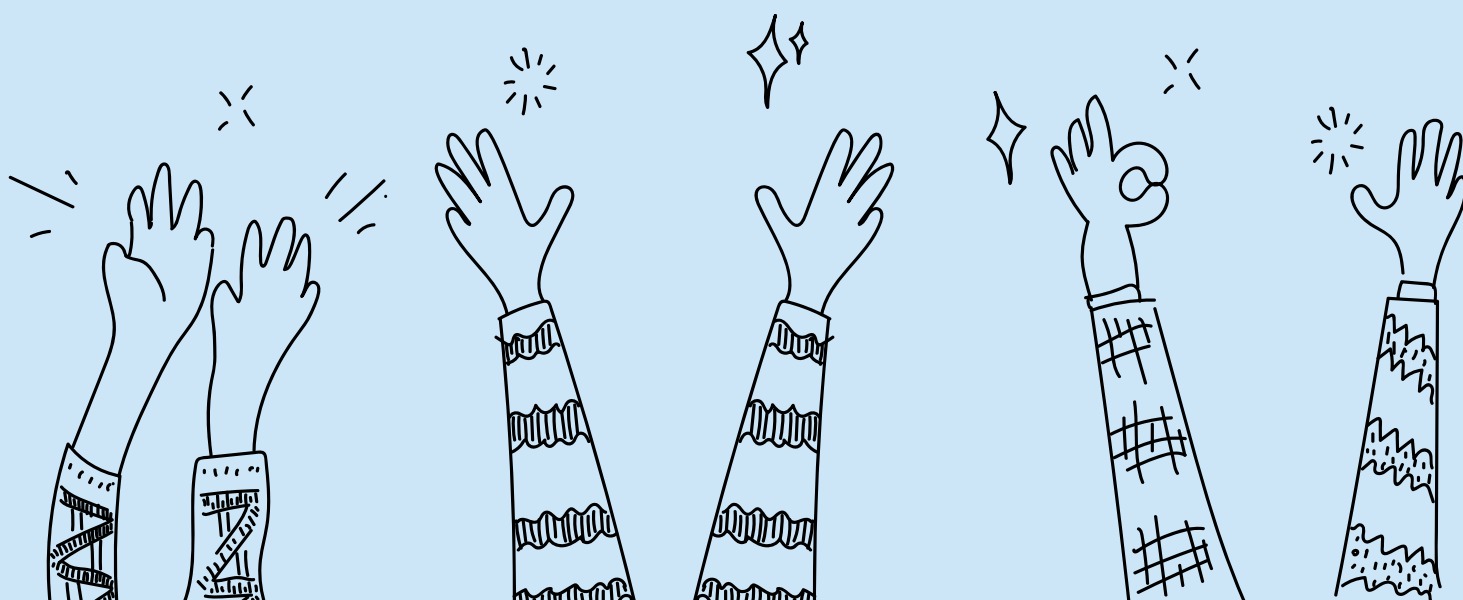
3



J'ai besoin que tu donnes plus

Marybel Mayorga

Bravo! Vous avez tout lu.



Hmmmm... Peut-être pas tout à fait.

Il vous manque nos numéros spéciaux de 116 pages publiés deux fois l'an.
Abonnez-vous gratuitement pour les recevoir par la poste.
Maintenant. Allez hop !

le-verbe.com/abonnement